

Elle lui prit des mains sa chanson et y jeta un coup d'œil. Cela s'intitulait : "Les béguins de ma concierge". C'était d'une écœurante vulgarité.

—Est-ce que l'air est difficile à apprendre ? dit Carillon en rougissant.

—Non, c'est un affreux pont-neuf, bien suffisant pour ces paroles idiotes. Voulez-vous que je vous les joue ?

—Vous m'obligerez beaucoup. C'est ma seule façon d'apprendre un air. Je ne puis le lire ; mais quand je l'ai entendu deux ou trois fois, ça m'entre dans la tête et j'ai bientôt fait de le retenir.

Elle posa la chanson sur le chevalet et exécuta la chose.

—Alors, comme ça, fit-elle, vous reprenez ces bêtises-là ?

—Faut bien, puisque j'en vis. Ça me m'amuse pas le moins du monde ; mais du moment que ça amuse les autres ; c'est tout ce qu'il faut.

Florentine fit une moue dédaigneuse.

—Chacun son goût, dit-elle. Moi, si je n'avais rien d'utile à débiter au public, je prendrais un autre métier.

—Le rire, déclara Jean, peut être aussi utile que les larmes. Je risais beaucoup... autrefois... et ça me faisait du bien.

Dans le mot : autrefois, il avait mis tout ce que son cœur renfermait d'amertume. Des larmes brillaient à leurs yeux. Ils se sentaient aussi malheureux l'un que l'autre.

—Voulez-vous que je vous rejoue votre histoire de concierge ? demanda-t-elle.

—Si cela ne vous ennuie pas trop.

Elle recommença l'air, sans y mettre aucun entrain, mais avec une parfaite mesure. Jean fredonnait déjà les paroles.

—Encore une répétition, dit-il, et je tiens mon affaire. Il ne me restera plus qu'à trouver les gestes. Ça, je le cherche devant la glace.

—Et ça vous convient, ce métier-là ?

—Pas du tout.

—Alors, je ne comprends pas.

—Ça me nourrit et ça fait que je n'ai pas un sou à demander à ma pauvre maman, et que même, je puis lui faire, de temps en temps, de petits envois utiles.

En pensant à sa mère qu'une horrible fatalité avait plongée dans le dénuement, une flamme d'amour filial éclaira sa physionomie. Il était comme transfiguré.

—Ce pauvre diable, pensait Florentine, a un bien vilain nez ; mais il me semble avoir bon cœur.

Et la curiosité la prenait de savoir qui il était, d'où il venait.

—On vous appelle Carillon, dit-elle. C'est un nom de guerre, n'est-ce pas ?

Le visage de Jean Jordanet s'assombrit subitement.

—Oui, murmura-t-il, c'est un nom de guerre. Je combats pour gagner ma triste vie. C'est le lot de tous les déshérités.

—Vous exercez peut-être un métier avant de monter sur les planches ?

Cette indiscrétion l'aurait froissé de la part du premier venu ; mais venant d'elle, il y trouvait du charme ; c'était déjà beaucoup qu'elle daignât s'intéresser à lui. Il répondit carrément :

—Mon père était serrurier. Il ne demandait pas mieux que de m'apprendre le maniement de ses outils ; mais, à cette époque, je flânais plus souvent qu'à mon tour. On m'a mis dans le commerce, je n'y ai pas réussi. Quand j'avais assez de la boutique, je prenais un congé illimité. Papa se fâchait ; maman pleurait, et comme papa n'aimait pas à voir pleurer maman, il me laissait vivre à ma guise. Je ne suis devenu sérieux que le jour où j'ai été à charge à ma mère. J'avais quelques petits talents de société pour faire rire le monde, j'ai bien été obligé de m'en servir. Si c'était à recommencer, je voudrais être un bon ouvrier et non un mauvais cabotin.

Cette franchise acheva de lui concilier les sympathies de la chanteuse patriotique.

—Je comprends, fit-elle, votre père est mort trop tôt pour vous...

Jean baissa la tête et demeura silencieux. Elle devina un mystère dans la vie de ce garçon.

—Etes-vous fils unique ? lui demanda-t-elle.

—Non, j'ai un frère, un bon petit frère, qui travaille bien, lui, se fait de bonnes journées, et ne laisse maman et mes sœurs manquer de rien.

—Alors, comme ça, vous ne ferez pas de service militaire ?

—Pourquoi donc !

—Naturellement, puisque vous êtes fils aîné de veuve.

Il s'était enfoncé par inadvertance.

—Pardon, balbutia-t-il, mais je ne vous ai pas dit que ma mère était veuve. J'ai tiré au sort. Le conseil de révision m'a trouvé bon pour le service et je partirai en novembre prochain. Ça me procurera cinq ans de tranquillité, cinq ans durant lesquels je n'aurai plus de grimaces à faire pour gagner ma vie. Je voudrais déjà y être.

—A la bonne heure ! J'aime entendre parler ainsi les jeunes gens. C'est égal, Carillon, il y a, au régiment, un idéal plus élevé que la gamelle et le "pieu".

Le "pieu" ! Florentine connaissait l'argot du régiment !

—Qu'en savez-vous ? dit Jean avec un bon sourire.

—Vous m'en demandez trop, Carillon.

La belle questionneuse ne se laissait pas interroger.

Un coup de sonnette retentit dans la coulisse. C'était l'appel du régisseur.

Florentine courut s'enfermer dans le réduit qui lui servait de loge et revêtit un joli costume de fantaisie pour chanter la "Marche des sociétés de gymnastique".

Carillon rejoignit les camarades au vestiaire. Il se maquilla le visage comme si ses traits n'étaient pas suffisamment grotesques.

Cette besogne terminée, il se trouva d'autant plus affreux qu'il venait d'apercevoir à côté de lui, dans la glace, la jolie tête frisée du ténor Marcat, qui s'admirait en passant ses gants blancs.

—Elle t'a parlé de moi ? lui demanda tout bas l'ex-berger.

—Qui, elle ?

—Florentine.

—Pas le moins du monde.

—Ah !

Marcat parut très désappointé.

—Ce n'est pas, dit l'insolent, que je sois jaloux de toi ; mais tu sais, je l'adore, Florentine, et je compte bien qu'elle finira par me rendre la pareille. Ce ne sera pas la première fois qu'une belle aura débuté par me flanquer un soufflet.

Carillon se contenta de hausser les épaules.

On entendait déjà le brouhaha de la salle qui se bondait de public. Le pianiste attaquait un quadrille furieux. La toile se leva sur les dernières mesures du galop.

Après la représentation, le père Picoigne paya sa tournée quotidienne à la troupe. Comme d'habitude, Florentine était partie aussitôt après sa dernière chanson. En passant dans la coulisse, elle avait jeté ces mots à Carillon :

—Demain, si vous voulez, à la même heure.

Rouge de plaisir, Jean répondit :

—Je n'y manquerai pas.

Marcat les avait entendus. Il dissimula la jalousie qui le mordait au cœur. Le lendemain, il eut l'audace d'entrer dans la salle au moment où Florentine faisait répéter Carillon. Il posa sur le piano son album de mélodies béarnaises. Jean fut tenté de l'expulser de vive force ; mais un signe impératif de Florentine le rappela au calme.

—Marcat, dit-elle, a bien fait de venir me demander sa leçon pendant que je ne suis pas seule. Comme cela, je suis certaine qu'il se montrera raisonnable.

—La raison et l'amour, affirma le joli ténor, ne seront jamais frère et sœur. N'est-ce pas, Carillon ?

—Dispense-moi de tes questions, fit Jean. Mademoiselle est vraiment trop bonne d'écouter de pareilles fadaïses !

En vraie fille d'Eve, Florentine s'amusait de leur rivalité.

—Nous sommes ici, dit-elle, pour faire de la musique. Ne perdons pas de temps. Voyons, maître Marcat, si vous avez bien travaillé votre air basque.

Le Béarnais s'en tira à son honneur. Florentine lui avait trouvé un filon d'or auquel il aurait été le dernier à songer. Il ne serait jamais venu en tête à l'ancien berger que les simples mélodies qu'on se transmet de père en fils au pays de Henri IV pouvaient plaire dans les salons de Paris.

Ces airs, il les possédait sans avoir eu la peine de les étudier. Il n'y mettait aucune prétention : les nuances lui venaient naturellement. Chaque note le transportait par la pensée au berceau de sa naissance. Il en ressentait une émotion qui se communiquait à l'auditeur.

—Bravo ! lui dit Florentine après le dernier couplet. Le berger, pas plus que le rossignol, n'a besoin de professeur pour débiter à la lune, aux étoiles, son répertoire. Restez berger et ne soyez plus cabotin. Voyons les autres mélodies. Marcat chanta tout le recueil, en prenant note des conseils de Florentine.

Le pauvre Carillon s'était affalé sur une chaise et, le dos tourné à son rival, se défendait contre l'admiration que lui faisaient éprouver cette belle voix de montagnard et ces simples mélodies, sorties des sources mêmes de l'inspiration populaire.

—Nous autres Parisiens, dit-il, nous n'avons pas de musique nationale. Il nous faut toujours du nouveau. Les romances harmonieuses et les scies absurdes se succèdent, accaparant tour à tour l'engouement public.

Marcat se gonflait d'importance. Fier de sa voix comme un paon de ses plumes, il savourait les éloges de la chanteuse patriotique et jouissait de la supériorité qu'il avait sur l'Alsacien. Une telle fatuité s'était répandue sur sa physionomie que Jean en fut outré.

—Marcat, lui dit-il, l'empereur Napoléon n'était pas plus fier que toi après avoir remporté la victoire d'Austerlitz. Marcat, tu es content de toi.

—Très content de moi, avoua le ténor sur un ton de persiflage.